

Albert Uderzo
Le dernier des Gaulois

Yves Laberge

Numéro 323, juillet 2020

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/95114ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Laberge, Y. (2020). Albert Uderzo : le dernier des Gaulois. *Séquences : la revue de cinéma*, (323), 53–53.

Albert Uderzo

Le dernier des Gaulois YVES LABERGE

Le bédéiste et scénariste français Albert Uderzo (1927-2020), de son vrai nom Alberto Aleandro Uderzo, est décédé à 92 ans, le 24 mars 2020. Il était beaucoup plus qu'un grand dessinateur ou que le cocréateur d'Astérix; non seulement il était un maître de la bande dessinée ayant créé plusieurs séries (dont les aventures des aviateurs Tanguy et Laverdure, scénarisées par Jean-Michel Charlier), mais il était par ailleurs un passionné de cinéma. Il faut relire les premiers albums d'Astérix pour y déceler les innombrables références à différents longs métrages d'après-guerre, et particulièrement à un genre très en vogue aux studios romains de Cinecittà: le péplum. Au Québec, on parlait autrefois de «films de Romains» pour désigner ce genre mal-aimé et dénigré, souvent confiné aux matinées de fin de semaine à la télévision. C'est peut-être ainsi qu'ont été créés les personnages d'Astérix et d'Obélix: en réaction contre cet univers figé par une représentation académique devenue archétypale, infiniment propice aux analyses sémiotiques à la Roland Barthes — il faut relire «Les Romains au cinéma» dans son recueil d'essais *Mythologies* — mais aussi à la caricature la plus loufoque. Désormais, avec Goscinny et Uderzo, l'anachronisme serait revendiqué pour devenir comique et inattendu.

Atteint à la naissance de daltonisme et de polydactylie (il avait six doigts à chaque main avant d'être opéré), Albert Uderzo répétait ironiquement qu'il n'était pas disposé pour le métier de dessinateur. Pourtant, il travaillera comme illustrateur pour plusieurs studios et magazines pour jeunes, et s'essayera brièvement au film d'animation. C'était avant de rencontrer René Goscinny (1926-1977) et de former un partenariat parfait et une complémentarité incroyablement fertile: «L'idée d'Astérix c'est Goscinny. Moi, je voyais l'archétype du Gaulois tel que les images d'Épinal nous le montraient, un grand Celte blond. Il préférerait un petit nabot...»¹.

Sur papier comme dans les dessins animés d'Astérix, Uderzo était un maître du gag visuel et de la caricature; lui et Goscinny introduisaient volontiers des anachronismes, mais pas comme ceux que l'on s'amusait à déceler autrefois dans les pires péplums, cotés 7 (médiocre) dans le *TV Hebdo*. La scène d'orgie romaine organisée par un certain Fellinus, dans *Astérix chez les Helvètes*, était calquée sur le film *Satyricon* (1969) de Fellini.

L'humour était roi, et toujours dans le bon goût; les enfants et leurs parents riaient en lisant Astérix, mais pas toujours aux mêmes endroits. Il y en avait pour tous les âges, et c'était l'une de leurs forces. Visuellement, l'album d'*Astérix et Cléopâtre*, sorti en 1965, était en certains aspects un pastiche du long métrage de Joseph L. Mankiewicz *Cléopâtre*, sorti en 1963, auquel René Goscinny et Albert Uderzo avaient ajouté deux éléments essentiels: l'humour et la dérision. Par ses caprices et ses colères, leur Cléopâtre rappelait vaguement l'actrice Elizabeth Taylor. Mais ce n'était pas la seule référence cinématographique ayant inspiré Goscinny et Uderzo.

René Goscinny et Albert Uderzo coréalisaient le deuxième dessin animé d'Astérix, *Astérix et Cléopâtre* (1968), puis ils allaient coscénariser et coréaliser un film emblématique sur le phénomène bureaucratique: *Les douze travaux d'Astérix* (1976); tous deux souvent télédiffusés sur Télé-Québec durant le temps des Fêtes.

Après plusieurs dessins animés d'Astérix, une série de longs métrages «normaux» (avec acteurs et actrices) voient le jour: d'abord *Astérix et Obélix contre César* (1999), de Claude Zidi, suivi d'*Astérix et Obélix: Mission Cléopâtre* (2002), d'Alain Chabat — le meilleur des quatre films —, et puis *Astérix aux Jeux olympiques* (2008), de Frédéric Forestier et Thomas Langmann, et plus récemment l'excellent *Astérix et Obélix: Au service de Sa Majesté* (2012), de Laurent Tirard. L'adéquation entre les acteurs et les personnages — Gérard Depardieu en Obélix — est souvent parfaite.

Dans ces films comme dans les premiers albums, on poursuit dans cette veine d'intertextualité (le fait d'inclure des citations sorties de leurs contextes d'origine), mais aussi d'intericonicité (le fait d'introduire volontairement des images iconiques ou familières dans une nouvelle œuvre) et d'intermédialité (lorsqu'une bande dessinée fait référence à un film sans lien direct, ou lorsqu'on introduit une chanson *soul* endiablée de James Brown — «I Got You» — dans le film *Astérix et Obélix: Mission Cléopâtre*). Oui, on peut étudier Astérix dans les universités. Bien avant qu'on lui consacre un parc d'attractions près de Paris, Astérix incarnait à sa manière une certaine image de la France, en passant du cliché à l'archétype.

Et pour la première fois, le 24 mars 2020, Albert Uderzo nous aura fait pleurer. ▲

Référence

¹ Albert Uderzo, cité dans le livre d'Aymar de Chatenet (dir.), *Le Dictionnaire Goscinny*, Paris, JC Lattès, 2003, p. 116.



1. Albert Uderzo à Montréal en 1973
Crédit photo: Gilles Desjardins
(Wikimedia Commons)